

S'adresser au bureau du journal
de 8 heures du matin à 6 heures du soir

Rédaction et Administration

URUGUAY 126

(Imprimerie Latine)

PETIT

JOURNAL DU MATIN

MONTEVIDEO

CAMPAGNE

Un mois, \$ 1,00 or. 1,20 or.

Trois mois, \$ 3,00 or. 3,50 or.

Six mois, \$ 5,50 or. 7,00 or.

Un an, \$ 10,00 or. 13,50 or.

Numéro du jour, \$ 0,08 or.

Les abonnements partent des 1^{ers} au 15 de chaque mois.

Année IV Num. 1032-912

Directeur: J. G. BORON DUBARD

MONTEVIDEO - Jeudi 11 Octobre 1894

La guérison du croup

A L'INSTITUT PASTEUR

Paris 6 septembre 1891.

L'Institut Pasteur a obtenu hier au Congrès d'hygiène de Budapest, un nouveau succès, un succès encore plus considérable. A l'horizon encore plus vaste, que tous ceux que l'humanité doit déjà à cette maison de science, de recueillement et de travail. Toutes les mères de famille se joindront, cette fois, au monde savant pour applaudir à l'heureuse découverte, car il s'agit de la guérison de cette maladie terrible qui enlève, chaque année, tant de milliers d'enfants et qu'on appelle la diphtérie ou le croup.

Le collaborateur le plus direct et le plus intime de M. Pasteur, son chef de service à l'Institut, M. Roux, qui s'est fait une spécialité de cette étude du croup, a communiqué hier, en effet, au Congrès d'Autriche-Hongrie, les résultats du traitement qu'il a expérimenté à l'hôpital des Enfants malades, résultats qui sa longue patience et sa trop grande timidité (on ne saurait pas que la preuve absolue de leur efficacité).

Le détail scientifique de toutes les opérations préliminaires n'intéresserait pas vos lecteurs: il faudrait d'ailleurs un narrateur plus compétent pour les résumer avec clarté. Il nous suffira donc de dire que le traitement de M. Roux repose sur l'application d'une découverte d'un médecin allemand, M. Behring, qui s'appuyait lui-même sur les travaux déjà exécutés, au laboratoire de M. Pasteur, par M. Roux personnellement. C'est donc une œuvre française, exclusivement française, puisque, partie tout d'abord de l'Institut de la rue Drouot, et essayée ensuite à l'étranger, c'est dans ce même Institut de la rue Drouot qu'elle vient prendre, après des mêmes hommes, son perfectionnement définitif et son dernier essor.

Le traitement consiste à injecter sous la peau des enfants atteints du croup une certaine quantité de sérum, c'est-à-dire de sang, d'un animal que l'on a préalablement vacciné contre la diphtérie.

Cette méthode si simple, qui permet de traiter les maladies infectieuses par le sang des animaux vaccinés, prend ainsi chaque jour une plus grande importance: elle s'applique déjà, au tétanos, et très vraisemblablement elle s'appliquera demain à la fièvre typhoïde et au choléra aussi bien qu'à la diphtérie: c'est du moins ce que croient très fermement les disciples de M. Pasteur, et c'est ce qu'ils ont baptisé d'un mot nouveau qui résume, très brièvement, ces cas de guérison par le sérum, la sérumthérapie.

La sérum est la partie liquide du sang, la partie la plus pure par conséquent.

Quant à l'animal choisi, de préférence à tout autre, par M. Roux pour fournir ce sang sauveur, c'est le cheval, parce que, de tous les animaux, il est le plus facile à immuniser et parce qu'il rapporte le plus vaillamment cette longue opération.

C'est ainsi que vous voyez, si vous allez à l'Institut Pasteur, dans le fond du jardin, une dizaine de jeunes chevaux de fiacre de six à sept ans, confortablement installés dans des boxes, merveilleusement soignés et pansés, admirablement nourris, et qui ne doivent en rien regretter les dépôts exténués des Batignolles ou de Montrouge, où le sort d'abord les place: ces chevaux sont choisis avec soin parmi les plus sains, aux muscles souples, au poil brillant: ils ne diffèrent des autres que par un seul point: ils ont uniformément, au cou une petite lésion à peine visible; c'est par là qu'on puise, avec une indolence parfaite, le sang nécessaire aux enfants qu'il faut guérir, sang duquel se prépare bientôt un sérum d'une parfaite limpidité.

Telle est leur mission nouvelle!

Ene plaie même pas ces inconscients surent: leur jugulaire se referme sans souffrance, à peine ouverte, paraît-il; puis, le lendemain, ils se rapprochent, avec la même joie que la veille, de leur mangeoire encombrée, insouciant de leur destinée, ignorant de leurs bienfaits.

Mais j'ai hâte de prouver par des chiffres les merveilleux résultats que donne ce sang.

C'est le 1^{er} février 1891 que, après de patientes et sages expériences, M. Roux a commencé à soigner les enfants diphtériques: il avait une large provision de sérum et chaque jour, il en faisait sa visite au pavillon de l'hôpital, il traitait tous les enfants qu'il trouvait, quel que soit leur état. Il n'a donc fait aucun choix, et le détail est important: en outre, il n'a modifié en rien les soins donnés aux malades: le traitement local est resté le même, il a conservé par conséquent ce que prescrivait avant lui les médecins, c'est-à-dire la glycérine, l'atide salicylique, les lavages à l'eau boriquée, etc.; le sérum étant donc le seul élément nouveau qu'il ait introduit, c'est au sérum seul qu'il faut attribuer les changements survenus. Or ces changements sont suffisamment probants.

Pendant les années 1890, 1891, 1892 et 1893, avant les essais, trois mille neuf cent soixante et onze enfants atteints du croup sont entrés dans le pavillon de l'hôpital des Enfants malades, et deux mille vingt-neuf décès se sont produits, ce qui porte la moyenne des morts à 52 %.

Au contraire, depuis le 1^{er} février de cette année jusqu'au 24 juillet, date où s'arrête la statistique soumise au Congrès, le sérum est appliqué à tous les malades et, sur 448 enfants, il n'y a plus que 109 morts, ce qui établit, pour les décès, une moyenne de 24 %.

Toutes les conditions étant, nous l'avons dit, restées les mêmes, la différence entre 52 % et 24 % indique le bénéfice absolu, incontestable, procuré par le traitement.

Pendant cette même période, on recevait dans un autre hôpital de Paris, à l'hôpital Trousseau 520 enfants atteints de croup et il en mourait 316, soit 60 %.

M. Roux abaisse donc la mortalité de 60 % à 24 %.

Ce n'est pas tout: s'il n'y a qu'une angine chez l'enfant, le sérum fait disparaître l'angine et rend l'enfant rebelle à la contagion du croup; les accidents consécutifs à la diphtérie, c'est-à-dire la rougeole, la scarlatine, qui sont souvent si graves, sont infiniment plus rares chez les enfants traités par le sérum.

Quant au mode d'opération, il est des plus simples. Presque toujours une seule injection suffit: M. Roux n'en a jamais donné plus de deux.

A tous les enfants atteints de diphtérie, il donne 20 centimètres cubes de sérum en une seule piqûre sous la peau du flanc. Dès lors la température s'abaisse, ce qui est un excellent pronostic: les fausses membranes qui étouffent le petit malade cessent d'augmenter dans les vingt-quatre heures, elles se détachent après trente-six heures, et le bacille diphtérique a disparu de la gorge.

L'aspect des malades lui-même est modifié par le sérum: on ne voit plus dans les salles ces figures pâles, aux teintes de plomb, qui vous disent leurs souffrances et leurs transes par des cris ininterrompus: ce sont au contraire des visages roses et gais.

Tels sont les splendides et féconds résultats obtenus par M. Roux qui associe généreusement à sa découverte deux internes de son laboratoire, MM. Martin et Chaillou, avec tous ceux qui ont secondé ses recherches ou facilité ses expériences, MM. les docteurs Jules Simon, Descroixelles, Granicher, Marsan, dont les noms sont, à des degrés divers, déjà fort connus dans le monde savant.

Il y a d'ailleurs dans cet Institut Pasteur, dont le public ne soupçonne ni l'importance de jour en jour plus grande, ni le dévouement à chaque heure plus émouvant, toute une pléiade qui serait juste et patriotique de mettre en pleine lumière.

Car tout le monde travaille dans cette maison recueillie en apparence déserte, où les bruits du monde ne pénètrent pas.

En sept années on a soigné 12,782 personnes pour la rage et sur ces 12,782 il n'en est mort que 63, tandis que avant M. Pasteur, la mort frappait 35 % des personnes mordues!

Et à côté de ces résultats palpables sur la rage et le croup, combien d'autres trouvailles encore plus éloquentes et plus ignorées! Les travaux sur les ferments, sur la désinfection, sur l'antisepsie, qui ont sauvé tant de milliers d'existences et qui préserveront des peuples entiers, sont sortis de là. A côté de M. Roux, qui ne prend pas huit heures de repos sur vingt quatre, M. Metchnikoff passe dans ce même Institut des journées entières à découvrir le vaccin du choléra; MM. Chantemesse, Charrier et Granicher, Lohr, Pineau, Marchoux, Borel, etc., continuent leurs travaux sur la rage et ses dérivés.

M. Yersin est en train de découvrir le microbe de la peste de Hong-Kong; d'autres, quo je ne puis nommer ici, parce qu'ils sont trop chers à mon cœur, consomment leur vie dans l'étude des venins ou de la tuberculose.

Quelques autres, non des moins brillants, de cette brillante pléiade, manquent déjà à l'appel: MM. Wassermann et Chabry, par exemple, morts victimes de leurs études sur la phthisie. Mais leur œuvre inachevée est aussitôt reprise, et quand une découverte apparaît, ce jour-là, dans un merveilleux élan de confraternité scientifique, les vainqueurs associent les disparus à leur propre gloire, comptant ces derniers comme les collaborateurs permanents de l'idée enfin triomphante.

En terminant le rapport qu'il a lu hier, M. Roux signale la magnifique organisation des services de la diphtérie à Paris. On pourrait obtenir des résultats encore plus complets, dit-il, mais aucun médicament ne donnera cette amélioration; elle sera la conséquence d'une meilleure installation. Tout en effet est maintenant compris, les médecins changent tous les trois mois, dans ce pavillon réservé au croup ou tout au moins à la diphtérie, dans les mains du même homme, avec un personnel fixe et des collaborateurs permanents. Mille réformes plus ou moins faciles seraient donc nécessaires.

Ne serait-ce point l'occasion de demander à l'Etat une protection plus spéciale pour cet Institut Pasteur, que le public a construit de ses propres deniers, mais qui n'est en somme, qu'un laboratoire d'études et de recherches?

Ces recherches et ces études seraient infiniment plus fécondes si, à proximité de l'Institut, on élevait un hôpital pour les maladies infectieuses, hôpital particulier, où chaque découverte trouverait aussitôt son application pratique. On pourrait réunir alors et soigner des malades appartenant à toutes les classes sociales, qui bénéficieraient de chacune des plus récentes découvertes de la science. Ce projet est déjà réalisé à Berlin depuis trois ans et, à côté de l'Institut du docteur Koch, il y a un hôpital spécial dont l'empereur Guillaume a assuré le fonctionnement par une donation de cinq millions.

Quel est le généreux Français qui à défaut de l'Etat trop pauvre, prendrait demain cette splendide initiative et d'écarterait ainsi les découvertes de M. Roux et de ses disciples? Ce sauveur magnanime, ce donateur inconnu, nous le soulaierons à l'Institut Pasteur.

Dieu, la science, les mères et l'humanité tout entière le béniront.

GASTON CALMETTE.

PROPOS MONTEVIDEOENS

10 octobre 1894.

Insinuations perfides. Plusieurs de nos confrères ont insinué hier que si le rapport sur l'affaire du chemin de fer de l'ouest n'a pas encore été déposé, la faute en est exclusivement à M. Lobet, dont les efforts tendraient à laisser voter au préalable le projet Baring actuellement en discussion à la Chambre.

Nous ne pouvons assez dire combien ces insinuations nous semblent malveillantes et perfides, et nous espérons bien que *El Herald* saura en rabrouer, comme ils le méritent, les importuns auteurs.

En admettant même qu'il fut prouvé que le retard incriminé est dû à M. Lobet, pourquoi lui prêter de répréhensibles intentions et de condamnable calculs?

M. Lobet a eu assez à faire ces jours derniers avec les étudiants et l'Université pour qu'on puisse l'excuser si d'autres besognes en ont souffert.

De projets en projets. Projets de pont, projets de route, projets de ponts, projets de canaux, projets de chemins de fer, projets d'édifices, il en pleut de tous côtés et de toutes sortes.

C'est fort bien, sans doute, et il n'est pas mauvais que le très laborieux ministre de l'Intérieur étudie ou les fasse étudier consciencieusement les uns après les autres.

On se demande toutefois si, sous cette avalanche torrentielle de projets, on n'oublie pas un peu quel quiconque embrasse trop est exposé à mal étreindre. Beaucoup de braves gens ne voient pas sans inquiétude cette dispersion de forces ministérielles lancées dans toutes les directions et qui n'ont abouti jusqu'ici qu'à la nomination d'une commission dont il ne semble pas que les travaux soient destinés à éblouir le monde ni même à doter la République du pont qui lui convient.

Avec quel plaisir on saluerait la sagesse du ministre qui, au lieu d'émettre son pain blanc dans une soupe de projets impossibles à lier, se consacrerait à hâter la mise en œuvre de ceux d'entre eux qui sont réalisables, comme tout le monde en connaît et pourrait en signaler!

Voici, en attendant, s'il faut en croire *El Dia* que monsieur le président Borda monte en grand sa remise.

On aurait tort de l'en blâmer, car il est toujours bon qu'un chef d'Etat puisse au besoin mener grand train et aller bon train.

Trois voitures de luxe, avec les harnais qu'elles comportent, ce n'est point trop pour commencer. Il est à présumer, du reste, que Son Excellence, toujours soucieuse de donner le bon exemple, ne négligera pas de payer l'impôt sur les véhicules, et ce sera toujours ça de rattrapé par la soldo que son bon peuple de l'Uruguay lui paie pour le gouverner par la grâce de Dieu et la volonté nationale... des polices.

Un doute nous assaillit pourtant, et c'est encore la faute d'*El Dia*. Ce méchant journal de deux sous n'a-t-il pas prétendu, effectivement, qu'annonçant la nouvelle, que la Douane avait fait à M. Borda la grâce de l'exonérer, du paiement des droits dont la loi grève l'introduction des carrosses présidentiels aussi bien que des tilburys destinés à de plus humbles citoyens?

El Dia calomnie sans doute Son Excellence, ou a été mal renseigné par quelque reporter fallacieux.

Il nous semble impossible — et à vous aussi, sans doute — que monsieur le président Borda, rigide observateur des lois, incorruptible défenseur des prérogatives de la loi, économiste convaincu qu'aucun service veut un service, ait pu consentir à une dérogation en sa faveur des règlements de la Douane.

Curiosité légitime, mais indiscret. C'est encore ce méchant *El Dia* qui est le coupable.

Ne s'est-il pas avisé hier soir, de demander à la Commission des Fêtes de Colomb, où on est au projet de monument dont la première pierre fut posée, il y a deux ans, lors des fêtes du Centenaire?

Qui n'en souvenait?

Nous parlerions la machine à voler de Tavora contre un jambon d'York que les membres de la commission eux-mêmes ne se rappellent plus en avoir fait part.

Il y a si longtemps! Deux ans, songez donc! On a eu le temps d'oublier maints personnages qui eurent grands. Comment n'aurait-on pas oublié un projet de monument et de statue?

LA FAIM

Sous ce titre éminemment suggestif, M. Oscar Comettant vient de publier, dans la *Nouvelle Revue* une étude qui touche au plus irritant des problèmes.

«La faim, dit M. Comettant, voilà la grande ennemie de la vie humaine. Tant qu'un homme ne l'a pas vaincue, les découvertes de la science n'apparaîtront que comme une ironie de son triste sort.

«Pourrait-il le mal n'est pas sans remède; mais le remède est ailleurs que là où on le cherche. «Et d'abord, si tout le monde ne mange pas, ce n'est pas simplement faute d'argent, comme on le croit volontiers, c'est qu'en réalité il n'y a pas assez de quoi manger pour tout le monde.

«Le milliard et demi d'hommes collés à la surface du globe ne se nourrit qu'insuffisamment. Or la terre pourrait nourrir 6 milliards d'hommes... On est donc loin de lui demander ce qu'elle pourrait donner.

«Qu'on le lui demande.

Telle est la thèse; elle nous paraît digne de fixer l'attention et d'exciter l'ardeur des recherches humanitaires.

La vérité est là, au fond, dans cette dénonciation de l'erreur qui s'aggrave de plus en plus, déformant l'ambition des hommes de l'entreprense productive par excellence, la mise en valeur de la terre, au profit d'exploitations hasardeuses, qui profitent à si peu d'élus pour tant d'appelés, et laissent inutilisée, partant gaspillée, notable partie de nos forces. L'éternelle poursuite de l'ombre pour la proie!

Mais la terre est une ressource rebelle qui cesse de s'exploiter quand on l'a une fois abandonnée. L'exploitation de ses trésors exige un labeur trop pénible pour que puissent s'y astreindre ceux qui n'y ont pas constamment tenu leur corps entraîné. Et c'est ainsi que se trouvent irrémédiablement perdus les imprudents que d'autres tentations ont gagnés.

Le retour aux champs s'offre comme un grand combat à livrer au bout duquel est la victoire finale, la victoire contre le grand ennemi, le sol peut-être un peu dur, le paupérisme, le s'agit de tenir à la terre ceux qui voudraient l'abandonner, de lutter contre la dispersion de la famille agricole, de faire souches nouvelles d'ouvriers du sol.

Il nous semble qu'un gouvernement qui s'attacherait à cela, tendant le principal des forces nationales vers un but pareil, verrait s'aplanir bien des difficultés sociales. Pourquoi ne tenterait-on pas cette suprême expérience?

A. ELBERT.

Messieurs les forçats

Les hasards du journalisme font que je me suis trouvé plusieurs fois en rapport avec des officiers de marine, qui avaient eu occasion non seulement de visiter la Nouvelle en passant, mais de voir par un assez longuue expérience personnelle comment les choses s'y passaient.

Chez tous, j'ai retrouvé cette idée, dont je me suis fait plus d'une fois l'interprète dans divers journaux: c'est que, dans l'organisation des pénitenciers, nous nous laissons égarer par une fausse et vaine philanthropie; c'est que nous y faisons la vie plus douce à Messieurs les forçats qu'à nos marins, c'est que nous avons pour eux toutes sortes d'égards que nous n'avons pas pour les honnêtes gens.

Quand je dis: nous, vous m'entendez bien. Il ne s'agit ni de vous qui me lisez, ni de moi qui vous parle: mais de la dernière garde-chiourme jusqu'au ministre, tremblant devant les plaintes et les réclamations des condamnés, qui ont le privilège d'émouvoir la sensibilité publique et de mettre en mouvement, à grand tapage, tous les frères et amis du journalisme.

Je me souviendrai toujours de la conversation que j'eus, un jour, à déjeuner, avec un officier en retraite des plus haut-grades dans la marine. Il avait été, à la suite de crâties venues de la Nouvelle, envoyé en inspection pour rendre compte au gouvernement des faits qui avaient mis à la fois et à sang tous nos radicaux de Paris. Il me conta, durant une bonne heure, une foule de détails extraordinaires sur la terreur qu'inspiraient les condamnés à leurs gardiens, sur les libertés dont on les laissait jouir, sur leur paresse, sur leur insolence, sur le mépris godailler qu'ils témoignaient à nos marins.

«Comment, lui dis-je, et vous n'avez rien dit de tout cela au ministre?

«Je vous dirai d'abord que le ministre qui a reçu le rapport n'était pas celui qui l'a demandé.

«Qu'importe!

«Que voulez-vous que je vous dise? J'ai fait mon rapport; l'a-t-on lu, ne l'a-t-on pas lu? Je l'ignore. Tout ce que je sais bien, c'est que je n'en ai jamais entendu parler et que les choses ont marché après comme devant.

Bien que je ne me fusse pas ouvert de ce soupçon à l'officier supérieur avec qui j'avais eu l'honneur de m'entretenir, j'avais supposé qu'il avait pu les voir du haut de son grade et de loin; que la netteté, sinon la sincérité, de son jugement avait pu être troublée par les préjugés aristocratiques de sa caste. On sait que les officiers de marine ont un sentiment très vil de leur dignité et qu'ils gardent leur quant-à-soi avec un soin jaloux.

Mais je viens de recevoir les confidences d'un ex-sous-officier d'infanterie de marine. Il m'a, lui aussi, pris à retrait, et le scana qui fermait ses lèvres de soldat est brisé. C'est ce qui m'autorise, sans d'ailleurs livrer son nom, à reproduire ses récits.

Ah! Monsieur, m'écriait-il, comme vous avez raison quand vous dites que la vie qu'on mène à la Nouvelle est pour les malheureux un encouragement à se faire infliger le maximum. Dans aucune prison, dans aucun bagne on n'est si heureux que là-bas. Motez-vous bien dans la tête qu'on y gaillarde! On l'abolit tout ce qu'on y veut faire. L'autorité du surveillant (j'en sais quelque chose) est presque nulle; le surveillant n'étant jamais soutenu par ses chefs dans un conflit.

Que voulez-vous qu'ils fassent, ces malheureux surveillants? Comme j'étais en garnison à l'île Nou, j'ai vu souvent des scoundralls qui s'en allaient chercher du sable, soit pour le jardin de Monsieur le commandant supérieur du

PENNER.

penitencier (excusez du peu comme dirait Rosini), soit pour tout autre jardin de fonctionnaire du même acabit.

Ces corvées se composent d'un dizaine de charrettes à bras, traînées et poussées par une si grande quantité de forçats que tous ne peuvent pas même y mettre la main, et se voient obligés — les pauvres! — de faire le trajet les mains dans leurs poches. Ces corvées ainsi organisées occupent sur la route une longueur d'un moins cent mètres. Motez de douze à quinze hommes par charrette, cela représente tout de suite cent vingt ou cent cinquante forçats, dont la surveillance incombait à un seul militaire, le surveillant de service.

Plaiguez l'infortuné, s'il est jeune et rempli de zèle. Il fait l'office de mouche du coche; il galope tout le temps, à droite, à gauche, lançant de côté et d'autre des réprimandes, qui sont tout aussitôt couvertes par les lazzi des loustics de la troupe. Tous ces messieurs rient et goguenardent: c'est si amusant de voir l'autorité balotée et furieuse! Le surveillant ne peut naturellement saisir sur le fait aucun coupable; il adresse son rapport à l'administration, qui ne manque jamais de lui laver la tête.

«Pour Dieu! lui dit-on en haut lieu, ne nous faites point d'affaires!

«Qu'arrive-t-il? C'est que cet honnête homme de surveillant, qui n'est pas plus bête qu'un autre, se dit qu'il serait bien, soit de se faire après ces fripouilles un mauvais sang dont personne ne lui saura gré. Vous pourriez bien lui voir marcher philosophiquement derrière sa corvée, se s'ingénier à plus de ce qui s'y passe; et il a bien raison, car tout le monde est content: messieurs les forçats, d'abord, qui s'en vont chantant tout à leur aise, s'arrêtant quand il faut monter une petite côte; (dame! vous comprenez, la chaleur) courant, lorsque ça descend (dame! vous comprenez) il faudrait retourner la voiture et ce serait de la fatigue; monsieur le surveillant ensuite, qui fait de beaux rêves, songeant à l'avancement que lui vaudront son indifférence et sa mansuétude; et enfin messieurs les administrateurs qui n'aiment pas les histoires, qui trouvent que tout va pour le mieux, quand personne ne se plaint et ne les dérange.

Un jour, je me trouvais dans le canot de service qui fait la navette entre l'île Nou et Noumea. C'était l'heure de l'après-midi. Une dame ouvrit son ombrelle pour se garantir du soleil qui était brûlant. Un des forçats qui ramait — ce n'était sans doute pas un forçat galant — interpola le sur vaillant du canot.

«Monsieur A... lui dit-il, d'un ton autoritaire, faites donc fermer cette ombrelle qui gêne la marche.

«Le surveillant ne céda point à cette injonction et sa résistance fut regardée, comme une marque de grand courage.

«Tant d'autres traits que je pourrais citer! On s'y habitue si bien qu'on finit, quand on vit dans l'île par admettre, comme légitime, l'air d'autorité du forçat. Les soldats d'infanterie de marine en sont, eux, révoltés, écumés, furieux.

C'est que le soldat d'infanterie de marine, il faut toujours qu'il obéisse. Arrive un ordre, et le voilà en route, tandis qu'il n'y a pas de commandement qui puisse faire bouger un forçat pendant la sieste; et si par hasard on les brusque un peu trop:

«Est-ce que vous nous prenez pour des soldats? disent-ils.

Ce sont des gens que l'on craint. Car une plainte émanée d'eux est toujours transmise et toujours bien reçue. Malheur à qui les tracasse.

Une fois, pendant la traversée que je fis sur un navire affrété pour aller en Nouvelle Calédonie, il y avait environ 800 forçats à bord et nous étions avec cent cinquante hommes de troupe. Leur nourriture n'était pas bonne — c'était la nôtre — ils réclamaient; on améliorait leur ordinaire; nous n'obtinâmes rien de nos officiers.

C'est ce qu'on appelle la philanthropie!

FRANCISQUE SARCEY.

GAMBETTA ET L'ESPRIT NOUVEAU

Le *Figaro* vient de publier un document très intéressant et qui ne laissera pas indifférent les lecteurs de la grimaçade certains républicains opportunistes et radicaux, ayant la prétention de se réclamer constamment de Gambetta et de sa politique. Notre confrère, en effet, reproduit deux lettres du célèbre et regretté orateur, qui déclament avec la plus grande netteté la nécessité de l'apaisement religieux. Le *Figaro* en possède le texte original, et nul doute, par conséquent, ne pourrait être émis au sujet de leur authenticité. Elles ont trait à l'élection de Léon XIII, qui venait de succéder à Pie IX. Nous croyons devoir les reproduire, à notre tour, car elles ont une importance et une signification qu'on ne saurait méconnaître:

Paris, 21 février 1878.

Aujourd'hui sera un grand jour. La paix venue de Berlin et peut-être la conciliation faite avec le Vatican. On a nommé le nouveau Pape. C'est cet éminent et raffiné cardinal Pecci, évêque de Pérouse, à qui Pie IX avait essayé d'enlever la tiare, en le nommant camerlingue. Cet Italien, encore plus diplomate que prêtre, est passé au travers de toutes les intrigues des jésuites et des clergés exotiques. Il est pape et le nom de Léon XIII qu'il a pris me semble du meilleur augure.

Je salue cet événement plein de promesses. Il ne rompra pas ouvertement avec les traditions et les déclarations de son prédécesseur, mais sa conduite, ses actes, ses relations valent mieux que des discours, et s'il ne meurt pas trop tôt nous pouvons espérer un mariage de raison avec l'Eglise.

Dans la seconde lettre, Gambetta insiste en ces termes:

22 février 1878.

Je sais un gré infini à ce nouveau Pape du nom qu'il a osé prendre; c'est un opportuniste sacré! Pourrons-nous traîner? C'est la même chose disent les Italiens.

Comme on le voit, Gambetta comprenait déjà à cette époque l'utilité pour la République d'un rapprochement avec l'Eglise. Il reconnaissait qu'une politique d'apaisement, de conciliation au point de vue religieux ne pouvait que servir les intérêts de nos institutions. L'honorable M. Spuller était donc le véritable continuateur, du célèbre tribun lorsqu'il préconisait à la Chambre l'esprit nouveau; c'est-à-dire l'esprit de tolérance et de pacifi-

CARNE LIQUIDA

(VIANDE LIQUIDE)

Extracto L'quido
EPICENO Y PEPTONIZADO
DOCTOR VALDEZ GARCIA
FABRICADO
POR
VILLEMUR Y VALDEZ GARCIA
EN MONTEVIDEO (AMERICA DEL SUR)
Calle URUGUAY Num. 175



EN VENTA
EN LAS MEJORES FARMACIAS

AGENTES GENERALES EN EL ESTRANGERO
G. Ortuño, Cangallo 1060, Buenos Aires,
E. Avila, P. O. Box 3120, New York,
Gregorio Ortuño, Fianza Campello, 8
Genova,
J. Michel, Y. Elisabeth, Vesinet-Paris,
Vicente Ferrer y Ca., Barcelona.

Medalla de oro Paris 1889--Medalla de oro Barcelona 1888

El mejor extracto de carne, sumamente agradable y el tónico más positivo y de más seguro y rápido resultado.
El más barato de todos los preparados de peptona, cada cucharada equivale a una costilla de vaca.
Sin rival para el lunch y para la preparación de salsas y caldos instantáneos.
La alimentación de los enfermos asegurada por grave que sea su estado y sin fatigar su estómago.

HOTEL DE PROVENCE

TENU PAR
Auguste Gebelin

GRANDES COMMODITES POUR VOYAGEURS
On prend des pensionnaires à prix très mo-
dérés.
Nourriture et logement 1 plastro 20 par
jour.
Salons pour familles—On porte à domi-
cile.
A côté du Palais du gouvernement, à portée
de tous les tramways, près du Théâtre Solis.
CIUDADELA 148 150, 152 ET 154

LEGATION DE FRANCE

Liste des Personnes de nationalité ou d'ori-
gine française qui, au moment de l'arri-
vée, ont à fournir des renseignements à la Lé-
gation.

Montevideo Août 10 1891.

Abadie Jeanne, Aldacote Carme, Armen-
gaud Charles, Armad, Amédée, Aubert
Castmir.
Barbo Caroline, Belfini Paul, Barthelemy,
Blanche Henri, Blancore Antoine, Henri,
Charles, Blandin Alexandre, Boulogne Pascal,
Brandeis Jacques Joseph.

Capdevielle Jean et épouse, Carrasoulet
Jean, Casquil Léon, Chapillon, Chêne Charles
Anthelme, Clément Mar, Cortuso Jean, Cos-
tas Louis et épouse, Croisard Louis.

Dalat Adolphe, Delord François, Dégourou
Timothée, Duprat Marie Louise.

Elisaldi Jean, Escutary Julien, Escutary Jo-
seph, Escutary Pierre, Escutary Pierre dit
Pierroule, Escutary Maria, Estradère E.
Fleché Joseph Jules, Fouque Jean Marie,
Fréchu François Ernest, Fuentes et épouse.

Gabaston Marie Louise, Gallardet Cadet,
Garçon Caroline, Epouse Lopez, Gervais Eugé-
ne, Giannazi Frédéric, Goux Julien et Pierre,
Gouze Alphonse et Alexandre.

Muet veuve.
Ingaray Marie, veuve Grand.
Jaureguerry Louis et Michel, Jourdan Al-
bert.

Laboujque Jean, Lacoste Dominique, La-
crampe Honoré, Lafite Jean, Laget Joseph,
Lagoyre Jean, Salanne Eugène, Lambert
Célestin, Laporte Albert, Laribau Jean
Alexandre, Latapie Jean, Lefèvre Jules, Lejars
Pauline veuve Loyer, Lesparre Jean, Lourdes
Richard.

Mallet époux Mairat Gabriel, Millié Paul,
Mongellais Siméon, Mothes Eugène.
Nasot Henri et famille, Navarre Julien.

Ollivera époux.
Payac Gustavo, Péboscq Pierre, Pérès Gil
Martin, Petit, Pipinos de Poros, Postaro Par-
ret Marguerite, Poujade Pierre, Pourget Jean,
Puyau et époux.

Quéville famille.
Rostet François Joseph, Rougier Léon, Ru-
lier Victor, Rus (Mathilde de).

Savoy Théophile Augustin, Staut Henri.
Thioly Ernest, Thimon Josephine, Traby
François André, Trono Jules.

Vigneau Marie née Lagouardet e, Villars
Bernard, Vincent François.

SALON ORIENTAL

MODES ET NOUVEAUTÉS DE PARIS
257—SARANDI—257
Confection et réparation en tout genre. Ar-
ticles de dernière création. Grand choix de cha-
peaux pour dames et enfants. Fabrica de
formes.
Ateliers le matin même.
La Aparicion de la Moda
100—SANJON—100/a b
J. S. Gonthart.

WILLIAM MEIKLE Y CA.

64--CERVO LARGO 64--MONTEVIDEO

Grandes depósitos de instrumentos

DE AGRICULTURA

SEGADORA ATADORA DE HORNSBY

La Trilladora y Motor Hornsby

INTRODUCTORES DE: Fierros de todas clases, para

cierros, carpinteros, etc., etc., como tambien

trantes y vigas de fierro para construcciones

Azualejos, Inodoros, tierra romana, etc.

Alambre para cercos, de acero y de fierro patente y media patente—Alambre galvanizado
para telégrafos—Estiradores y piques de fierro. Fierro galvanizado para techos, idem liso.
Zinc de todos los números.—Caballetes, tornillos, clavos y rosetas galvanizadas.—Flojes de to-
das clases.—Hoja lata de todas clases y tamaños.—Ollas de tres pies, ollas y cacerolas estaña-
das.—Moldes sencillos, reforzados y remachados.—Loza piedra, abrada.—Porcelana, vidriera y
cristalería.—Ceniza de soda.—Soda cáustica y variado surtido de artículos
Unicos agentes en el Uruguay de las máquinas y colas, industriales, etc. etc.
Hornsby y Sons de Grantham, Inglaterra.
Portland marca legítima ELEFANTE.

Plantos vos vigne sur Rupestris ou Riparia seal moyen efficace contre le Phylloxera La ferme Giot à Colom-
pense 30 ans fruct de Plantes nées et une grande quantité de ces espèces les plus résistan-
tes au Phylloxera, et peut disposer d'un million (1.000.000) de plants pour la saison prochaine.
On peut visiter les plantations, et se rendre compte des avantages que l'on trouvera en achetant ici, des plantes
saines et fraîches, sans risquer d'un perle auvent, d'une pureté garantie et à meilleur compte que celles d'Europe.
A 120 le mille pour les plantes en racine.
A 120 le mille pour les sarmants.

AUX VITICULTEURS

VERMOUTH ANTI ANÉMICO

URUGUAYO

DE

JUAN ERASUN

CÓNTIGU AU THEATRE CIVILS

Rue Huzarug à l'angle de la rue de la Piedra

Desaunjour, hui, je me la disposition au public et
de ma nombreuse clientèle mon établissement qui peut
rivaliser avec les meilleurs de cette capitale pour
son excellente cuisine, ses chambres spacieuses et bien
aérées, enfin un service irréprochable et des prix excessi-
vement bas.

Les passagers paieront par jour pour déjeuner, dîner et
chambre 11.50.
D'autre l'avantage d'avoir toutes ses chambres don-
nant sur la rue, et des appartements pour famille in-
dépendants, avec toutes les commodités voulues et désira-
bles aux prix indiqués.

Persone ne peut ignorer combien cet hotel est avan-
tageux pour les voyageurs, car il est situé au centre
de tous les services de l'Etat.

De la on peut comprendre qu'il doit avoir des chambres
vastes et commodes pour les commis voyageurs ou rep-
sentants de fabrique.

Les jours de théâtre, l'établissement ouvre les portes
de ses grands salons qui communiquent intérieurement
avec le Théâtre Civils.

Il fera également le service de restaurant, café, confis-
erie et liqueurs d'excellente qualité.
On porte les valises à domicile à prix réduits qui peu-
vent servir toute concurrence.

Service soigné et irréprochable.
Le train de Nord qui vient de la Station Centrale conduit
les voyageurs à la porte de l'Hotel pour 4 centimes.
Le train Oriental qui vient du quai passe devant la porte
de l'Hotel et porte les voyageurs également pour 1 cen-
tesimo, allant de la à la Place Ramirez et à la "Pentien-
cia".
Le train menant au "Faci" fait station à l'angle même
de l'Hotel.

Pension au mois..... \$ 20.00
1/2 pension idem..... 11.00
Déjeuner..... 0.50
Dîner..... 0.60
Lit..... 0.50
Bains ordinaires et de pluie.

Le Docteur Baena

A transféré son cabinet de consultation à la
calle Sarandí n° 210 —Heures de 1 à 3 p.

JULIE MARY 36

LBS ENFANTS MARTYR S

PREMIERE PARTIE

La Maison des Angolaises

En même temps, un coup de pied dans les
jambes bousculait Charlot qui alla se heurter
contre le pilier d'une marquise, auprès des bu-
reaux.

C'était le contremaître Mabillot.
Charlot baissa la tête, tout de suite, les lar-
mes aux yeux. Il se sentait bien esclavé, là
comme par là. Et il se sentait longtemps enco-
re. Il se sentait poings dans un geste de me-
nac. Frappé et humilié devant Bertine, cela
lui alla de la tête.

Mais un doux regard de la petite fille le
calma.
Les deux enfants, désormais, ne seraient
plus seuls puisqu'ils s'aimaient. Ils auraient
des pensées communes; ils auraient les mêmes

affections sans doute et partageraient les mê-
mes haines. Il avait vécu solitaire. C'était
la vie à deux qui commençait.

Le soir, à la sortie des ateliers, ils se vi-
rent.
— Bonsoir, Bertine... dors bien!
— Bonsoir, mon Charlot, bonne nuit!
— Ah! si mon pauvre Cricquet était là, comme
il t'aimerait vite, lui aussi!

— Qu'est-ce donc, ce Cricquet dont tu parles
toujours?
— Un ami! Mais je ne sais pas ce qu'il est
devenu. Il est mort, peut-être...

Et dans l'ombre de la nuit qui s'étendait sur
les bâtiments noirs de la fabrique, sûrs que
cette fois Mabillot ne les surprendrait pas, ils
s'embrassèrent encore, puis se séparèrent.

III

La fabrique Laverjol n'avait pas de contrat
régulier avec l'administration. Au bon vouloir
du directeur, et pour ce qui concernait Saint-
Remy particulièrement, au bon vouloir du con-
tremaître Mabillot, était laissé le soin de fixer
les conditions de placement, d'âge, d'admis-

sion, la durée de l'apprentissage et de la jour-
née de travail, la question des salaires. La plus
entière liberté était également laissée à Mabil-
lot pour tout ce qui concernait l'alimentation
le couchage, les vêtements, la surveillance, le ré-
gime disciplinaire, le service médical, toutes
choses qui eussent dû faire l'objet d'un régle-
ment intérieur revu, modifié avec soin et sô-
lennement accepté par l'Assistance.

Comme il n'y avait pas de surveillance, en
dehors de celle du contremaître, il n'y avait
aucun contrôle. Mabillot punissait à tort ou à
travers comme il l'entendait, et repoussait ou
acceptait à sa guise les réclamations des en-
fants. Les visites très espacées des inspecteurs
restaient toujours sans résultat, car elles ne s'a-
dressaient guère qu'aux d'effets extérieurs de
l'existence de ce groupe.

Et les enfants, terrorisés, n'avaient garde de
se plaindre. Aussi, poussés à bout, s'élevaient-
ils, parfois, par bandes de quatre ou cinq, en-
trant par la campagne jusqu'à ce que, n'en pou-
vant plus, ils revinssent chercher pitié à la
fabrique.

Pourtant, ils ne rentraient pas tous. De plus
hardis se confiaient aux hasards de la vie va-
gabonde, se fousaient à des maîtres chez les

P. S. N. C.

PACIFIC STEAM NAVIGATION COMPANY

Linea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio

de la Plata y el Pacifico

Salidas sujetas a modificacion

EL VAPOR PAQUETE INGLÉS

LIGURIA

Capitan: A. HAMILTON

Saldrá el 17 de Octubre de 1891

Para Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, Lisboa

La Pallice, (La Rochelle)

Plymouth y Liverpool

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJES

PASAJES A VIGO EN 3ª CLASE \$ 30 ORO LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros

EN TODAS LAS CLASES

Durante la estacion de cuarentena para las procedencias del Brasil, la compañía

despachará mensualmente un vapor directamente desde Europa para el Rio de la

Plata.

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y

provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON SONS Y Ca. LIMITED

AGENTES EN

MONTEVIDEO BUENOS AIRES

Calle 25 de Mayo 214 Reconquista 365

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San

Vicente C. V.

Banque Française--L. B. Supervielle

232--RUE 25 DE MAYO--234

AGENCE A BUENOS AIRES: RUE PIEDAD 309--311

La Banque émet des traites à terme, à vue et télégraphiques, sur toutes les places d'Europe,

Sur Buenos Ayres, Rosario, Rio de Janeiro, et ports du Brésil,

Service spécial par la poste sur tous les points de France, Italie,

et Espagne. Vente et achat de billets de Banque Argentine,

Brésilienne, Française, Anglaise et de la Banque Nationale

LA BANQUE: Émet des lettres de crédit, achète et vend toute classe de fonds publics, titres et

cadu es, etc., et les reçoit en dépôt pour l'encaissement des coupons et dividendes

fait des avances sur tous les fonds cotés à la Bourse.

Service Télégraphique spécial

FIL DIRECT ENTRE

Montevideo et Buenos Aires

Achat et vente d'or et de titres

Palements et encaissements sur les deux places

Et toutes opérations de Banque

La Banque est ouverte les jours fériés de 9 h. à 11

du matin.

300--COLONIA--300 ESQUINA OLIMAR

Taller Mecánico de Carpinteria

ASERRADERO Y TORNERIA A VAPOR

DE

CASTERAN Y Ca.

En este establecimiento especial en la construccion de puertas, persianas, es-
caleras a caracol, y casas de madera, chalets desmontables, se fabrican tam-
bién los de fermentación, bodegas, y bodegas para vino, de madera ro-
de Europa y del Paraguay.

Baricas para onvaso de grasa para los saladeros y cajones de todas cla-
ses para el uso de las diversas industrias.

NOTA—La casa tiene siempre un surtido de di-
chos artículos.

Teléfono de las dos Compañías.

YAUGARAPU